

Nous félicitons :

RENÉ LERICHE

CHIRURGIEN DE LA DOULEUR

LE prix Juan Peron, « prix Nobel américain », attribué pour la première fois, vient d'être décerné à un grand chirurgien français : le professeur René Leriche.

Il y a quelques années, un chirurgien des hôpitaux de Paris, comme on s'étonnait devant lui que le professeur Leriche n'ait jamais eu de service dans un hôpital de Paris, répondit :

« Que voulez-vous ? On ne peut pas donner un service à Leriche : il n'est même pas externe des hôpitaux de Paris. »

Celui que ses pairs considéraient comme l'un des plus grands chirurgiens français — et que les Argentins proclament le plus grand chirurgien du monde — avait le tort d'avoir fait ses études d'internat à Lyon.

A 23 ans, avec Alexis Carrel, alors conférencier d'internat, il y tentait les premières greffes veineuses. C'étaient des recherches de précurseurs, mais, comme on ne savait pas encore, à l'époque, radiographier les veines, les deux chirurgiens durent travailler en aveugles et n'obtinrent pas les résultats qu'ils espéraient.

C'était bien avant la première guerre mondiale. Entre temps, les deux chirurgiens de Lyon ont conquis la célébrité mondiale.

En 1936, le professeur Leriche fut chargé de la suppléance du professeur Nicole à la chaire de médecine, au Collège de France. Mais, Paris ne lui offrit pourtant pas, en complément de sa chaire d'enseignement, le service de l'Assis-

tance Publique qui lui eut permis de poursuivre les travaux qu'il avait accomplis depuis 1924 comme professeur de clinique chirurgicale, à la faculté de Strasbourg.

Il tenta de monter un laboratoire au Collège de France. C'était bien difficile. Il fut alors accueilli par la fondation Léopold-Bellan. Mais les activités qu'il y déploya étaient loin d'être à sa mesure. L'hôpital américain de Neuilly lui ouvrit dernièrement ses portes.

Mais, cet homme modeste ne laisse pas, encore aujourd'hui, de regretter Strasbourg. « J'y avais, dit-il, un laboratoire petit, mais commode, où l'on a beaucoup travaillé. A certains moments, il y eut jusqu'à neuf chirurgiens étrangers y faisant de la recherche expérimentale, et certains y sont restés deux ans. »

Il y avait beaucoup travaillé. Quel mot modeste ! C'était la première fois

au monde, en 1924, qu'on avait tenté et réussi la section des rameaux communicants du grand sympathique ; la première fois, en 1925, que l'on anesthésiait les ganglions sympathiques, stellaires et lombaires ; en 1927, qu'on sectionnait le nerf cérébral et des splanchniques ; la première fois enfin que l'on pratiquait l'« ablation » systématique de la douleur.

Grâce à Leriche, la chirurgie moderne sait, aujourd'hui, par de délicates opérations pratiquées sur les nerfs, supprimer les plus grandes douleurs. La sympathectomie soulage l'asthme, l'angine de poitrine, les syndromes vaso-moteurs et douloureux (en particulier chez les am-

...Les hôpitaux de Paris lui ont fermé leurs portes.

...L'Argentine lui a décerné le premier prix Nobel américain.



LE PROFESSEUR LERICHE a bien voulu recevoir nos collaborateurs chez lui, à Paris.

putés), la maladie de Raynaud, un grand nombre d'artérites et de phlébites.

Pendant la guerre de 1914-1918, alors que Leriche était chirurgien d'un hôpital militaire, une de ses infirmières qui le cherchait pour soigner un cas grave, le trouva au chevet d'un jeune soldat blessé.

L'infirmière l'appela de loin. Leriche ne bougea pas et continua à s'entretenir avec le soldat. L'infirmière lui fit des signes plus pressants. Leriche, d'un geste brusque, lui fit comprendre qu'il ne voulait pas être dérangé. Plus tard il s'excusa auprès de l'infirmière : « J'étais en train d'expliquer à ce jeune homme pourquoi, demain, il faudra lui couper la jambe. »

Son prestige était déjà considérable auprès des assistants qui l'entouraient.

Dans ces ateliers de réparation sommaire qu'étaient les hôpitaux militaires où les blessés défilaient à la chaîne, il défendait les droits de la pitié.

Quelle bonté, quelle respect de la souffrance, lorsqu'il opérât lentement, minutieusement un blessé, épargnant le plus possible la chair meurtrie !

Il allait, pour éviter la douleur inutile, jusqu'à anesthésier ses malades lorsqu'il renouvelait leurs pansements.

René Leriche était vraiment destiné à devenir celui que le monde savant appelle aujourd'hui « le chirurgien de la douleur ».

Il eut l'illumination en 1910, à Lyon.

« J'avais, raconte-t-il, projeté d'opérer les hypertendus en leur sectionnant les nerfs splanchniques. Après avoir étudié anatomiquement la possibilité de l'opération, je m'ouvris de mon idée à un ami médecin. Il me dit aussitôt : « Ne parlez jamais de cela, vous vous déconsidéreriez dans l'esprit des médecins. » J'étais jeune. J'abandonnais mon projet et je ne le repris que 22 ans plus tard... »

Et cependant l'intrépidité est une des vertus maîtresses de Leriche. Peu après la guerre de 1914-1918, il dut faire subir une opé-



ration délicate à Joffre. Son prestige était en jeu. Il aurait pu se recuser. Il accepta. L'opération réussit. Pétain vint remercier Leriche au nom de l'armée.

— Mais je n'ai fait que mon devoir ! protesta le chirurgien.

— Oui, mais vous êtes le seul à avoir osé l'opérer comme s'il était n'importe qui !

On se souvient que le président Hébert mourut à Berlin d'une simple appendicite faute d'avoir trouvé un chirurgien qui prit sur soi la responsabilité d'une intervention, certes bé-

nigne en soi, mais rendue grave par la personnalité du malade.

Le professeur Leriche a défini lui-même dans sa « Philosophie de la Chirurgie », en des termes d'une haute noblesse, sa conception du chirurgien.

« L'esprit chirurgical, dit-il, n'est pas quelque vertu que l'on puisse définir d'un mot. Avant tout, c'est un état d'âme où une certaine intrépidité, la confiance en soi, l'aptitude à prendre des décisions sur-le-champ, l'optimisme, s'équilibrent à la mesure et au sens

Mon ami le professeur LERICHE

par Georges DUHAMEL, de l'Académie française



C'EST à Bouleuse, pendant l'hiver de 1918, le dernier hiver de la grande guerre, que j'ai vu Leriche pour la première fois. Notre autochir, détachée de Soissons, avait été envoyée en

Champagne, où je fis connaissance de quelques praticiens du premier rang.

De Leriche, assurément, je connaissais les travaux. Il me restait à découvrir l'homme. Ce fut une belle découverte. Quand je n'étais pas de service, j'allais voir opérer Leriche, et je fus bien vite séduit, oui, séduit de plusieurs manières, dans l'ordre technique, dans l'ordre scientifique, dans l'ordre humain.

Chaque chirurgien a son style, une certaine façon d'ordonner et d'accorder les actes en vue du résultat final. On parlera du style de Flaubert, de la phrase ternaire de Flaubert, et on aura raison. Il m'est arrivé de comparer la phrase chirurgicale de Robert Proust à la phrase littéraire de son frère Marcel. J'ai connu des chirurgiens qui « enlevaient » certains temps d'une opération comme un morceau de bravoure ; d'autres qui balbutiaient, bégayaient, trouvaient péniblement leur chemin, attendaient en vain l'inspiration. J'ai connu de ces virtuoses qui exécutaient les opérations dites « réglées » comme, en effet, de véritables artistes, et qui se trouvaient soudain maladroits quand les circonstances leur demandaient de faire preuve d'invention.



des réalités d'un moment. C'est un état d'âme qui donne une constante inclinaison à l'action, qui pousse à vouloir dénouer, d'instinct, par la seule industrie des mains, les situations perdues ou menacées, et ceci, non pas par fatuité, mais parce que l'on a affronté, d'un coup d'œil, les possibilités de la technique avec ce que l'on devine de l'état réel de la maladie... La chirurgie ne saurait être l'affaire des âmes tièdes et soucieuses de leur repos. On ne peut pas être chirurgien, si l'on n'a pas, dans le sang, l'amour d'un feu grave où la maîtrise

du caractère doit sans cesse dominer le hasard hostile, où l'on ne réussit qu'en se donnant tout entier.

« Je ne dramatise pas. Je sais bien que le chirurgien dans l'action n'est plus que l'artisan d'un métier, qu'il coupe, pince, lie, recoupe, décolle, excise, recoupe, lie et recoud avec automatisme, sans faire tant de réflexion sur lui-même. Mais s'il n'était pas tel qu'il vient d'être dit, le fardeau lui serait trop lourd à porter. »

Jean BOISSET

Leriche m'étonna tout de suite et me toucha profondément parce que, fuyant, dans l'exercice de cet art difficile, ce que l'on pourrait appeler « l'éloquence », il s'efforçait, en toute occasion, de régler sa conduite sur les besoins de l'homme, sur ce qu'exigeaient la souffrance, le salut, la survie, l'avenir de l'homme, du blessé, de la créature meurtrie, en péril de mort trop souvent.

J'ai retrouvé Leriche, la guerre finie, dans les deux grandes villes où il a pu non seulement exercer son ministère de praticien et de professeur, mais encore accomplir l'expérience philosophique de ce ministère. Car Leriche est, en même temps, un opérateur exemplaire, un enseignant et un philosophe de la chirurgie.

J'ai toujours aimé entendre Leriche parler, le voir, à certains moments, rougir jusqu'aux yeux, comme s'il allait pleurer, succomber aux émotions d'une conviction profonde et pénétrée par l'éthique profession-

nelle, puis, soudain, sourire et faire, par contagion, sourire tout son auditoire.

Sa gloire est universelle. Leriche est plus connu dans les pays étrangers que dans sa patrie : les Français ont, parfois, une manière presque originale de manquer de curiosité.

René Leriche, on s'en doute, n'a pas recherché les honneurs. L'Académie nationale de Médecine, l'Académie de Chirurgie et, pour finir, l'Académie des Sciences l'ont appelé. Aurait-elles pu ne pas le faire ?

Et, soudain, les amis de Leriche apprennent qu'un prix considérable par sa valeur temporelle vient de lui être décerné. Quel choix heureux ! Le prix nouveau va, du même coup, se trouver célèbre. Tant mieux pour Leriche, certes ! Tant mieux pour le prix. Tous ceux qui aiment Leriche et qui s'intéressent à l'avenir de la culture intellectuelle sont heureux d'une si belle conjoncture et, comme le signataire de ces lignes, ils ne cachent pas leur contentement.